







FEUILLETON du CANADA

TEBSIMA

OU L'EXILE DU DESERT

CHAPITRE II

LA CROISADE

(Suite)

Oui, il faut mourir! Le vainqueur, exaspéré par ses pertes, est furieux comme le tigre blessé. Il est insensible aux larmes et aux supplications; il ne fait point de grâce; il veut en finir avec une armée nombreuse comme la sienne, et qui lui est d'autant plus redoutable que les légions de l'Égypte et de l'Arabie accourent à son secours.

Le courage de Sarcoman grandit avec les dangers. "Allez, me dit-il, défendez avec vos Arabes la mosquée d'Omar; je me repaie avec mes soldats sur la citadelle de Sion. Combattants à outrance, et mourons en braves! Si nous échapons au trépas, nous nous rejoindrons sur la montagne des Oliviers, pour voler ensemble à l'avant des armées qui viennent reprendre Jérusalem."

La mosquée d'Omar s'élevait sur l'emplacement du temple de Salomon; c'est le plus vaste édifice de la cité sainte. Pour les musulmans, ce temple est sacré comme les mosquées de Médine et de La Mecque. Je le trouvai rempli de femmes, d'enfants et de vieillards qui étaient venus demander à Allah et à son prophète, de les protéger contre les fureurs des soldats de la croix.

Le parvis, qu'il était naguère défendu aux chrétiens de franchir sous peine de mort, devint un champ de bataille. La lutte y fut si acharnée, que le sang s'élevait jusqu'aux genoux des combattants et montait parfois jusqu'aux freins des coursiers.

Chassés du parvis, nous nous réfugiâmes dans le temple; mais bientôt les portes d'airain furent forcées. Alors le carnage devint horrible: les femmes, les enfants et les vieillards tombèrent égorgés avec leurs défenseurs; les chevaux mâchèrent dans une mare de sang; les nasins de marbre, qui servaient aux ablutions de l'islamisme, se remplirent de morts; l'eau prend une teinte rougeâtre, comme si le sang eût jailli des fontaines de la mosquée. Le massacre ne fut pas plus grand le jour où les Romains entrèrent en vainqueurs dans le temple de Jérusalem.

Les derniers de nos soldats tombaient au tour de moi. Je n'eus plus d'autre défense, qu'un répit de quelques heures, qu'on m'octroya de se retirer du temple et de préparer ma cavale.

Tous mes Arabes étaient morts... Je ne voulais point donner à mes ennemis la joie de massacrer le dernier musulman de la mosquée; j'ouvris une petite porte de bronze, qui était près de moi, et je la refermai en poussant les verrous. Pendant que mes adversaires cherchaient à forcer cette barrière d'airain, je faisais vers la montagne des Oliviers.

Le carnage occupait tellement les chrétiens dans l'intérieur de la ville, que mon écuyer et moi nous trouvâmes la porte sans garde et le chemin des Oliviers désert.

Nous étions épuisés de fatigue et en proie à une soif dévorante. Nous nous arrêtâmes sur les bords du Cédon, y cheuchant un peu d'eau; nous ne trouvâmes dans le lit du torrent qu'une arène brûlante.

J'étais longtemps sur le mont des Oliviers, attendant l'émir. Je fixais d'un regard inquiet la route et la citadelle de Sion. La route était solitaire, et la citadelle offrait l'image de la désolation et de la mort. En voyant que mon ami ne venait point, je me pris à regretter la vie et à envier le sort des braves tombés à mes côtés.

Enfin, après de longues heures d'attente, je vis apparaître un faitassin sur la route de Sion; son tunique était en lambeaux et son armure sanglante. C'était Sarcoman, qui, par une voie souterraine, avait échappé seul au massacre des défenseurs de la citadelle de Sion.

Quant il fut près de moi, il se jeta dans mes bras et s'écria avec l'accent du désespoir: "Malheur à moi! mon empire est détruit; mes soldats, mes femmes et mes enfants sont égorgés... Jérusalem est prise et mon peuple a péri... J'ai vu mourir tous ceux que j'aimais; il n'y a donc que moi qui ne puisse mourir!... Allah l'a voulu ainsi, qu'il maudisse les chrétiens!"

En exhalant ces plaintes, l'émir s'arrachait les cheveux et se tordait les mains.

J'essayai de le calmer; mais il n'est pas donné à l'homme d'apaiser de peureilles douleurs.

"Plorez avec moi, me répondait-il, et crions ensemble: Malheur à Sarcoman!... Ah! comment se consoler, quand on perd en un seul jour sa famille et son armée, Jérusalem et la Palestine! Et de la main, il me montrait la ville de Sion et la Judée.

Ce geste ajoutait à sa parole une ineffable amertume. Jérusalem gisait sanglante à nos pieds, et du sommet des Oliviers nos regards embrassaient la Judée, qui s'offrait à nous dans un incomparable éclat. A l'Orient, le Jourdain roulait ses flots d'or, et le Mer Morte étincelait dans la plaine de Jéricho, comme un miroir d'argent, et les montagnes de l'Arabie s'élevaient à l'horizon comme une muraille d'azur; à l'Occident s'étendaient la vallée de Sichoem et les champs de Galilée, que fermait le Liban avec ses cèdres, qui semblaient incendiés par les feux du couchant.

"Je ne puis, ajoutait l'émir, survivre à la perte de ma capitale et de mon royaume! Je vais retourner à Jérusalem; je me jetterai l'épée nue au milieu des chrétiens, et je tomberai sous leurs coups."

En achevant ces mots, il essaya de s'arracher de mes bras, pour retourner dans la ville de Sion. Je le retins avec force; je le plaçai sur ma cavale, et je l'entraînai loin de Jérusalem.

En traversant les ruines du hameau de Gethsémani, je remarquai un solitaire agenouillé devant une croix. Cet homme était si saint, sa vertu le rendait vénérable aux musulmans comme aux chrétiens. Il recevait la visite de tous les pèlerins, qui venaient à Jérusalem.

Et l'on m'apprit, depuis, que ce fut à sa prière, et dans sa cellule, que l'émir Pierre avait formé le hardi dessein d'affranchir la Terre Sainte. Cet anachorète, considéré en nous non plus les ennemis de son Dieu, — le Christ était vainqueur, — mais des hommes dans la détresse, nous offrit un refuge dans la grotte.

Nous n'acceptâmes point cette hospitalité; mais, comme nous étions mourants de soif, j'en demandai à boire. Il nous présenta de l'eau fraîche pour éteindre notre soif, et des figures nouvelles ment cueillies pour apaiser notre faim.

Quand il nous vit prendre le chemin de l'Arabie, il crut que nous retournerions paisiblement dans nos déserts. Aussi, élevant la voix, il nous dit: "Que l'ange du Seigneur vous accompagne! que le Dieu qui vous a préservés du fer de vos ennemis se révèle à vos âmes; qu'il bénisse votre pèlerinage sur la terre et qu'il vous mette sur le chemin du ciel!"

Dans des circonstances si cruelles, nous fûmes émus de rencontrer tant de charité, et je ne puis dire combien cet acte de l'émir des Oliviers disposa plus tard mon âme à s'ouvrir aux clartés de l'Évangile.

Après avoir marché une partie de la nuit, nous descendîmes au fond d'un ravin, pour y chercher un peu de repos. Pendant plusieurs jours notre vie fut errante et inquiète, comme celle des bêtes sauvages. Nous redoutions la rencontre de l'homme. Au lever du soleil, nous nous cachions dans les rochers, et nous attendions la nuit pour chercher un peu de nourriture et continuer notre course.

Lorsque nous arrivâmes aux extrémités de la Judée, nous vîmes, des hauteurs qui dominaient la plaine d'Ascalon, la mer convertie d'une flotte nombreuse qui déposait l'armée égyptienne sur la plage, et le vent, venu de la solitude, nous apportait un grand bruit de trompettes, qui nous annonçait l'approche des troupes de l'Arabie.

A ce spectacle, Sarcoman sourit, et l'espoir de rentrer à Jérusalem fit battre son cœur.

Le sultan de Caire nous accueillit comme des frères malheureux. Il nous fit monter sur sa cavale, et nous fit passer à Jérusalem. Les Arabes nous proclamèrent leur chef. Je partageai cet honneur avec mon ami. Nous choisîmes pour lieutenants Saïd et Sélim, deux intrépides enfants du désert.

Je reçus de Sarai une nouvelle lettre encore plus affectueuse que la première. Ma sœur m'attendait après ce dernier combat.

qu'à nos coursiers, une nourriture abondante.

Nous nous endormîmes en pleine sécurité. Rien n'annonçait l'approche de l'ennemi; nous distinguions seulement au sommet des montagnes quelques païsans, qui apparaissaient comme des ombres, et se lamentaient, en voyant leurs troupeaux détruits et leurs récoltes ravagées.

Nous avions tort de dormir; Godofroy était trop prudent pour laisser son armée à la famine, comme à Antioché; et il était trop habile pour ne pas profiter, après la prise de Jérusalem, de l'ivresse guerrière qui animait ses soldats.

L'aube commença à peine à blanchir le ciel; Godofroy et vingt mille chevaliers, la lance au poing, le bouclier sur la poitrine, tombant sur nous de toute la vitesse de leurs coursiers. Ils renversèrent les tentes, frappèrent les soldats endormis. Un horrible tumulte régna dans notre camp; les cavaliers cherchant leurs chevaux errants dans la plaine, et les fantaisiis ont peine à former leurs échelons.

Enfin, après des pertes énormes, l'armée musulmane parvint à se ranger en bataille. Les soldats du Prophète combattirent vaillamment; les croisés trouvèrent des adversaires dignes d'eux. Godofroy commanda l'attaque contre l'armée égyptienne, et l'enfermure lutte contre les troupes venues d'Arabie. L'attaque est furieuse, la défense, est héroïque.

Longtemps le sultan du Caire résista au vainqueur de Jérusalem. Mais Godofroy, irrité par cette résistance opiniâtre, saisit d'une main l'étendard de la croix et de l'autre brandit sa redoutable épée; il appelle à lui ses barons, et se jette au milieu des masses égyptiennes. Il fait un horrible carnage; on dirait un lion, suivi de ses lionceaux, tombé dans un troupeau de gazelles.

Mes Arabes affrontèrent bravement les coups de l'ennemi et de ses chevaliers; ils meurent plutôt que de reculer d'un pas; leurs escadrons restent compacts et serrés comme les épis d'un champ de froment.

Dès le début de la bataille, j'eus la douleur de perdre Sarcoman; il fut mortellement blessé à son premier choc. Ce fut en vain que je lui proposai de le faire emmener loin du champ de bataille.

"Laissez-moi, dit-il, me battre jusqu'à la mort. Quand on a vu périr sa famille et son armée, quand on a perdu Jérusalem et la Palestine, on ne regrette point de mourir."

Un instant après, il tombait au fort de la mêlée, et était broyé sous les pieds des chevaux et des fantassins.

Nous étions vingt fois plus nombreux que les croisés; mais leurs armes étaient cent fois plus terribles que les nôtres. Un vêtement de fer les mettait à l'abri de nos coups, et leurs longues et larges épées faisaient tomber les figures de nos soldats comme la faucille abat les épis des sillons, comme la faux tranche l'herbe des prairies.

Parmi ces hommes de fer, j'en remarquai un qui était plus redoutable qu'un démon. Il avait la stature et la force d'un géant, et son glaive brillait et frappait comme la tonnerre. C'était sire Guillaume, baron de Marigny, dont vous voyez le manoir devant nous.

La mort de Sarcoman, le massacre de mes soldats avait mon courage jusqu'à la fureur. Je me précipitai à l'encontre du terrible chevalier; nos coursiers se heurtèrent front contre front, poitrail contre poitrail. Je frappai avec violence son casque et son armure; du revers de sa lourde épée il fit voler son cimier en éclats. Il leva le bras pour me fendre le crâne; par un mouvement rapide j'évitai ce coup, et franchissant d'un bond la tête de nos chevaux, je m'élançai sur lui.

Nous combattions corps à corps. Si son armure le rend invulnérable, la légèreté de mes vêtements me donne la supériorité sur lui. Je l'enlaçai comme un serpent, je le presse, je le serre, je l'ébranle, je le soulève; enfin nous roulons ensemble sur la terre, au milieu des coursiers et des combattants.

Une lutte sanglante s'engagea autour de nous; les hommes d'armes de Marigny secoururent le baron, et mes Arabes voulurent sauver leur émir; Saïd et Sélim, mes lieutenants, me défendirent avec vigueur.

Trois fois je mets mon adversaire sous mes genoux; mais, au moment où j'essaie de saisir la gâche suspendue à mon côté pour lui percer le cœur, il me jette dans la poussière par une violente secousse.

(A Continuer)

Bryson, Graham & Cie.

Grande Reduction

Vente Semi-Annuelle

—SEMAINE SPECIALE POUR—

L'écoulement de nos Marchandises seches et de nos Soieries.

Voici une forte saison pour notre rayon de Marchandises Sèches. Des prix réduits sont établis sur toutes les lignes que nous tenons. Il est surprenant de voir quel fabuleux commerce, des gens entrepreneurs peuvent faire. Tout le monde sait que la saison est bien calme maintenant dans les affaires, et, pourtant quand toutes les autres maisons vendent au public leurs fonds de magasin, nous, au contraire, offrons des marchandises nouvelles et fraîches, qui viennent d'arriver. Dans nos étoffes pour robes, si vous voulez sauver de l'argent, achetez chez nous le noir et parmi les soies de couleur. Vous avez honnêtement pour votre argent et même beaucoup plus. Soie Surah pure, Noire à 75 cents et à 75 cts. la verge.

Bryson, Graham & Cie.

146, 148, 150, 152 et 154 Rue Sparks.

John Murphy & Cie.

Importateurs

Marchandises d'Etape et de Gout.

66 et 68 Rue Sparks.

Vente d'Éte Sans Reserve.

LIGNES SPECIALES pour les ventes du Samedi.

GANTS.

Gants d'Opera en Chevreau, deux boutons, pour dames, 15c.

Gants, longueur de six boutons, Chevreau non apprêté, nuances sombres, pour dames, 50c.

Gants, largeur de 6 boutons, Chevreau apprêté, nuances sombres, 79c.

Gants, Soie Taillées, 19c.

BAS.

Bonne Occasions en Bas de Cachemire Noir pour Enfants, 18c.

Bas Noirs en Coton, pour Enfants, à présent 18c.

Vendus autrefois de 20c. à 30c.

Chemises Blanches Pas Repassees pour Hommes.

20 douzaines reçues et marquées 8c.

Toujours vendues 55c.

Nous avons les marchandises que vous désirez à des prix qui sont à la portée de tout le monde.

Nos Magasins sont ouverts tous les Samedis, jusqu'à 9 heures du soir.

Souvenez-vous bien de nos ventes d'Été à Bon Marché.

John Murphy & Cie.

66 et 68 Rue Sparks, Ottawa,

Avis aux Consommateurs Les PRODUITS de la PARFUMERIE ORIZA L. LEGRAND 207, rue St-Honoré, à PARIS

SOLUTION PAUTAUBERGE AU CHLORHYDRO-PHOSPHATE DE CHAUX GROSSETE

THE GUTTA PERCHA & RUBBER MFG CO OF TORONTO

Solution d'Antipyrine de TROUETTE

PLUS D'ASTHME

MUNN & CO SCIENTIFIC AMERICAN AGENCY

LINIMENT GÉNEAU 35 ANS DE SUCCÈS



KENDALL'S SPAVIN CURE

The Most Successful Remedy ever discovered...

KENDALL'S SPAVIN CURE.

Dr. R. J. KENDALL CO.

G. PHILBERT.

IMPORTATEUR

—DE—

TAPISSERIES

Americaines,

Anglaise

Ecossaises

Coir des Indes

Dalhousie et Saint-Patrice

OTTAWA

Peintures préparées, Peinture,

Tapisseries, Vitres,

Mastic, Pinceau et Huile,

Etc.

ARTICLES

De Peinture en General

Publie

ABONNEM

LE CANA

Journal Quotidien

Un An en Ville...

Un An par la Poste...

12eme ANN

LA

COUR DE NA

—PAR

PIERRE DI

Lorsque je publi

une étude sur le

titulée: L'impérial

remarque combien

d'écrire l'histoire d

combien, d'autre par

curiosité qu'éveillent

les choses qui s'y ra

La faveur avec laq

a accueilli ce trav

qu'ils intéressent à

d'une époque déjà l

s'y intéressent d'au

reconstitution lui

un aspect plus int

sous la raison et s

l'histoire en robe d

puis émett parler —

de la chronique de

discussions.

J'offre donc aujour

teur, une nouvelle

cond Empire, sous

La Cour de Napo

Les notes m'en on

par une personne au

sont l'œuvre patient

servant, d'un ancien

des Tuileries.

On a bien voulu re

partialité, que je m

maintenir, dans mou

Je me suis également

server, dans la prés

cette réserve et ce t

ment à une œuvre his

J'ajoute que cette a

raité d'autant plus a

chez un écrivain, q

Empire commence à

peu éloigné de nous

et lui furent les prou

sont, en grand nomb

disparus.

C'est donc une imp

rité qui, j'en ai la p

dégagera de ces pages

CHAPITRE PH

Durant tout le ten

qui de fait être Napo

au palais de l'Elysée,

Président de la Répub

étie parisienne — celle

Saint Germain comm

bourg saint Honoré

invitations, qui lui f

prendre par eux soirs

et il n'y eut que peu

parmi ses membres.

Les partis ne voy

Louis Napoléon Bon

homme de transition,

la place au plus habil

audacieux, et ne song

ment que le prince pou

à la fois, cet audacie

qui stériliserait leur

C'est ce qui advint

quand, après le coup

Empereur, l'ex prince

garda autour de lui, i

l'isolement qui le fr

menaux de la veille l

étaient devenus ses p

Napoléon III, beau

taliste, ne s'attarda p

de cette hostilité. Il

rer même et, s'il en

qu'avait une sorte d'éc

ou indifférent.

—Ces gens, dit-il, al

ment rien à la politi

qui faire. Ils ne son

tifs et bons à porter

d'usage volontiers dor

Le sentiment qu'e

boutade est le même

en Napoléon III, à tou

de son régime: il cher

les moyens, sans y

plètement, à se concil

le royalisme en lui of

de ne porter que le

faudrait point, cep

la pensée de l'Empere

</